

Nedim Gürsel est né en Turquie en 1951. Il est l'auteur d'une trentaine d'ouvrages : romans, nouvelles, récits de voyage, essais... Lauréat de plusieurs grands prix littéraires, dont le prix France-Turquie, il occupe une place primordiale dans la littérature de son pays et son œuvre est traduite dans de nombreuses langues. Il vit à Paris, où il est directeur de recherche au CNRS et enseigne à l'École des langues orientales. *Les Filles d'Allah* a reçu le Prix de la liberté d'expression de l'Union des éditeurs de Turquie.



Nedim Gürsel

LES FILLES  
D'ALLAH

R O M A N

*Traduit du turc  
par Jean Descat*

*Éditions du Seuil*

TEXTE INTÉGRAL

TITRE ORIGINAL

*Allah'ın Kızları*

ÉDITEUR ORIGINAL

Doğan Kitap, Istanbul

© original : Doğan Egmont Yayıncılık ve Yapımcılık Tic. A. Ş., 2008

ISBN original : 978-975-991-651-0

ISBN 978-2-0210-7250-1

(ISBN 978-2-02-097861-3, 1<sup>re</sup> publication)

© Éditions du Seuil, 2009, sauf pour la langue turque

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

*À la mémoire de mon grand-père,  
Ahmet Nedim Tüzün*



« Avez-vous considéré al-Lat et al-Uzza et Manat, cette troisième autre ? (...) Ce ne sont que des noms dont vous les avez nommées, vous et vos pères. »

*Coran*, sourate de l'Étoile

« Par la Clarté diurne ! Par la nuit quand elle règne ! Ton Seigneur ne t'a ni abandonné ni haï. (...) Ne te trouva-t-Il point orphelin si bien qu'Il te donna un refuge ? »

*Coran*, sourate de la Clarté diurne





*Écoute ! Écoute les étoiles dans le ciel et le chuchotis des rochers sur la terre ! Les montagnes bruissent dans la nuit, écoute leur murmure ! Le bruit de l'infini. Le frisson du vent dans les branches, le clapotis de l'eau qui, sans jamais couler, s'accumule goutte à goutte au fond du puits, écoute le grondement des vagues blanches d'écume qui grossissent au loin. L'ardeur du soleil purifie le sable. Écoute leur voix !*

*Non, au commencement n'était pas le Verbe. Au commencement, il y avait cette mer de sable, ces pierres et le soleil brûlant dans le ciel bleu sans nuages. Il y avait le souffle de toutes les créatures sans âme. Le Verbe est venu ensuite, bien après le sol, le sable, le gravier et l'eau, et les vallées creusées par l'eau. Bien après le serpent et la scolopendre, les grands arbres à feuilles en forme de poignard, puis les bestioles servant de pâture, les fourmis et les éperviers. Oui, bien plus tard encore, le Verbe est venu des hommes, quand ils furent créés. Et pourtant, au commencement était le Verbe, car tout a commencé par lui. Par le nom d'Allah. Par ses noms. Plus purs que tous les adjectifs. Par le Dieu miséricordieux qui existe depuis toujours et n'aura pas de fin. Qui crée sans avoir été créé, qui est sans avoir été engendré, qui veut être connu*

*comme un trésor caché, le Seigneur de l'univers, le Juge suprême.*

*Mais il y eut un temps où Allah avait des filles. Ici, sous ce ciel, sous ce soleil, sous ces brumes ; sur le versant de ce sommet de pierre, au bout de cette route et de ces chemins. Les filles d'Allah, al-Lat, al-Uzza et al-Manat. Écoute-les elles aussi ! Écoute leur voix.*

## Arabie heureuse et malheureuse

Aujourd'hui, après tout ce temps, après tant d'années, tu peux te mettre à rêver. Bien des jours, des mois, des saisons ont passé. Du sang a coulé et a été versé, il y a eu la paix et des guerres, tu as connu des amours qui, comme une chemise de feu, ont meurtri et brûlé ta peau. De noirs désespoirs. La mort et la séparation, surtout, qui est pire que la mort.

L'homme n'existait pas. Ou plutôt il existait au niveau de Dieu. Suscité par Son être, il avait pris vie en Lui. Il s'était aboli en Lui, il avait cessé d'être. Mais Dieu était las de rester seul et puissant, las de Sa colère et de Son amour. Il voulait être connu. D'abord Il créa les mondes, l'univers, ensuite Il créa l'homme. Les anges et le diable, le bien et le mal étaient aussi auprès de Lui ; en créant la terre et les cieux, Il créa aussi les anges et le diable, les djinns et les fées, mais à l'homme seul Il donna un corps et Il le plaça dans le paradis. Là l'homme jouissait d'un bonheur infini, l'homme et la femme étaient deux créatures distinctes. Innocentes, nues et immortelles. S'ils n'avaient pas écouté le diable et mangé le fruit défendu, ils y seraient encore. Ils ne seraient pas tombés, contre leur gré, fragiles, désemparés, dans cet enfer, ce paradis, dans ce pays vaste comme la mer et agité de vagues de sable rouge.

Déploie la carte et regarde ! Déploie les mers, les continents, les monts et les rivières. Fais défiler les pays. Que l'eau vive, sans s'arrêter, sans se troubler, raconte l'aventure humaine. Fais tourner le globe terrestre sur son orbite, de l'orient vers l'occident.

Tu verras. Sur l'hémisphère nord, entre deux mers étroites, au-dessous d'une troisième mer accrochée comme un linge, toute desséchée, toute durcie par le retrait de l'eau, bordée à l'ouest par des volcans éteints, dressant ses granits et ses rocs, tournée vers l'orient comme un silence, un néant, une absence, déployant ses pierres, ses sables, sa sécheresse et ses vents furieux, étalant ses dunes de sable, vague après vague, tu la verras, cette presque île, l'Arabie. Au-dessus du Yémen, au-dessous du Sinaï, à gauche du golfe et à droite de la mer Rouge. Et sur ses franges, séparant la mer des terres, dressant leur rideau de pierre, les monts qui s'abaissent peu à peu vers le nord. Au creux d'une vallée cachée parmi ces monts, une ville. La Mecque.

Oui, c'est ici, c'est ce point noir sur les versants dénudés de ces monts brûlés à longueur de jour par le soleil et étreints la nuit par un froid glacial. Avant de créer la Terre, Dieu créa une poussière verte qui ensuite devint l'eau et se mit à couler. Dans sa crainte de Dieu, elle se mit à gonfler et à déborder et le nom de la première terre qui s'éleva au-dessus de l'eau fut « Ümmül Kura », c'est-à-dire la mère des terres. En son milieu se trouve une poitrine, ou peut-être un bout de sein. Dieu dit « *Kün !* » (Sois !) et dès que le *kaf* et le *nun*<sup>1</sup> se touchèrent la reine des villes apparut, appuyée sur les montagnes qui l'entourent. Près d'un

1. *Kaf* et *nun* : Nom des lettres arabes correspondant au *k* et au *n*, première et dernière lettres du mot *Kün*.

immense cube noir, blotti parmi des maisons de pisé, il y a un puits nommé Zamzam. L'eau de ce puits vient du paradis, mais elle est trouble et âcre, voire acidulée, elle a un goût inimitable. Dans cette région privée de pluie, l'eau est le plus grand bienfait, mais une ou deux fois par an le vent se lève et pousse des masses de nuages sur les montagnes, des éclairs jaillissent et il pleut si fort qu'on ne voit pas le bout de son nez. La pluie ruisselle des toits, les cataractes ne se contentent pas de laver les pierres, elles se frayent un chemin, dévalent les versants rocheux et noient sous la boue rues, bêtes et gens. Et aussi le sanctuaire planté au milieu de la ville depuis des temps très anciens. L'eau envahit la Kaaba, qui pourtant est l'œuvre du patriarche Abraham, construite à la sueur de son front, et les idoles, statues, dieux et déesses qui s'y trouvent. C'est alors que les idoles échangent des propos. Quand la tempête s'apaise et que les eaux tumultueuses se retirent du sanctuaire, quand les rues et les cours des maisons retrouvent leur aspect ordinaire, quand les hommes reprennent leurs tâches et que les animaux retournent auprès de leurs maîtres, dans l'obscurité du grand cube, un météore passe dans le ciel, le sol frémit d'un sourd grondement et soudain le silence de la Kaaba s'emplit de chuchotements. Avant d'écouter la voix de Dieu et de te soumettre à Sa parole, écoute ces chuchotements. Écoute ce que disent Lat, Uzza et Manat.



## Lat

Ils m'ont emmenée de Taïf et installée ici. De tous les beaux lieux du Hedjaz, Taïf est le plus attirant, le plus prospère et le plus charmant. Certes, Yathrib est une oasis où abondent l'eau et les chameaux, elle est placée, comme La Mecque, sur la route des caravanes, Khaïbar est célèbre pour ses dattes et sa forteresse, mais je n'échangerais Taïf ni pour l'une ni pour l'autre. Cette ville est toute mon enfance et ma jeunesse, on peut considérer que je suis encore jeune, et d'ailleurs les déesses ne vieillissent pas, elles sont toujours en âge d'être honorées, adorées, aimées et louées, mais, je ne sais pas pourquoi, il me semble que là-bas j'étais plus belle, plus sacrée et beaucoup plus heureuse. Il venait beaucoup de monde. J'étais rieuse et enjouée. Avant de déposer à mes pieds des pierres précieuses, de l'ambre, des émeraudes, des rubis, de l'argent et de l'or, avant de me sacrifier un animal et de couvrir de soie mon corps nu, les marchands me racontaient ce qui leur arrivait. Ils me parlaient des lieux lointains qu'ils avaient visités, des villes du nord sentant le cumin et la cannelle et des villes du sud embaumant la rose, des sirènes nageant dans l'eau et des djinns cuisant dans la chaleur du désert, des géants installés au sommet des montagnes et de leurs dociles chameaux.

Mais outre mes fidèles adorateurs et mes esclaves qui m'offraient des sacrifices, j'avais à mon service des filles de joie. Elles faisaient l'amour devant moi avec les étrangers venus de pays lointains. Elles oignaient leur corps nu d'huile d'olive et étalaient à ma vue leur intimité impudique.

Une fois, un vieux Bédouin fatigué est arrivé. Il avait un visage étrange et une barbe cuivrée. Ses yeux brillaient de concupiscence. Il tira de son sein une boîte dont il souleva le couvercle après s'être prosterné devant moi, puis s'en alla. Je vis que c'était un pénis, tout recroquevillé, il semblait triste et affligé, dégoûté de la vie. Il se dressa sous mes doigts et je m'installai dessus. Tandis qu'il était en moi, je me sentis un instant comme suspendue entre la vie et la mort. J'aurais voulu que l'ardeur de mon corps ne cessât jamais. De tous les présents que l'on m'a faits, ce fut sans doute le plus précieux, le plus agréable. Je le cachai furtivement. Quand j'étais seule, il ne me quittait pas, il était devenu une partie de mon corps, j'en avais fait le compagnon préféré de mon organe génital. Jusqu'à ce qu'on m'amène ici et qu'on me marie à Hubal, il ne m'a jamais quittée.

Un jour, on m'a retirée de mon temple de Taïf et jetée dans un coin de ce cube obscur et bas de plafond. Là-bas, j'étais heureuse, j'avais sous la main mon cadeau de pierre, je jouissais du respect de mes adorateurs. Ici, près de Hubal, on m'ignore, je sais que ses adorateurs font peu de cas de moi. Et d'ailleurs Hubal a une autre épouse : Uzza. L'été, il me prend dans ses bras, car il trouve sur ma peau la fraîcheur de Taïf et peut voir sur mon visage le clair de lune dont j'ai fait don en des temps très anciens aux femmes de ce lointain pays que l'on nomme la Syrie ; mais en hiver il étreint Uzza,



la favorite des Qoraïch et, bien qu'elle ne soit qu'un morceau de bois, elle est brillante et ardente comme le soleil du désert.

Taïf est un paradis de verdure, ici, c'est un enfer brûlant et ténébreux. Pourtant, je mentirais si je disais que, après avoir quitté cette verte vallée que l'on appelle le jardin du Hedjaz, je ne me suis pas habituée à mon nouveau lieu de séjour. Que pouvais-je attendre d'autre de la lignée d'Abraham ! Apparemment ils m'adorent et se prosternent devant moi. Je suis pour eux un passage, une sorte de pont entre ce monde et l'au-delà. Un moyen de rejoindre Allah. Mais ce n'est qu'une apparence. En réalité, je sais qu'Abd-ul Muttalib, qui est chargé d'entretenir la confiance des pèlerins qui viennent ici m'honorer, s'est depuis longtemps détourné de moi, il me dédaigne et même il m'est hostile. J'en ai acquis la certitude. S'il n'était pas gêné par la présence des pèlerins, il aurait déjà suivi les traces d'Abraham, il aurait trouvé un nouveau dieu, un dieu unique, et se serait mis sous sa protection. Un jour il se donnera à Lui. Il se rend compte que s'il est près d'Allah, qui voit et entend tout, il n'a plus besoin de nous. Il se dira qu'Allah n'est pas notre père, que nous ne sommes pas ses filles. Mais le verset n'est pas encore descendu du ciel. « Les djinns – créés par Lui – et les infidèles ont donné à Allah des associés. Dans leur aveuglement, ils Lui ont inventé des fils et des filles » : celui qui dira cela n'est pas encore né. Mais le visage de son grand-père Abd-ul Muttalib porte déjà les premières traces de ce verset. C'est pour cela qu'il ne m'adore pas et qu'il tourne constamment les yeux vers le ciel comme s'il y cherchait quelque chose. Comme faisait jadis Abraham.



## Le prophète Abraham

Abraham était déjà vieux. Il n'adorait pas les idoles que façonnait son grand-père Azar et que l'on vendait sur les marchés, il avait trouvé refuge auprès du dieu qu'il sentait en lui et dont il rêvait sans cesse ; il l'invoquait à tout instant et pas seulement dans les moments difficiles, il puisait jour et nuit sa consolation dans son existence. Or l'Être suprême en qui il croyait ne lui donna même pas un fils, Il ne lui accorda pas cette descendance qu'Il dispense à tous, même aux plus infâmes.

Mais il n'était pas si facile d'accéder à Dieu. Un jour il demanda à sa mère : « Qui est mon Dieu ? » Quand elle lui répondit « c'est moi », il fut tout surpris et se dit que même si cette belle femme qui l'étreignait avec tendresse était bel et bien une déesse, elle ne pouvait pas être le Dieu de la terre et du ciel, des créatures vivantes et inanimées et des étoiles qui gravitent au firmament. Et si sa mère était une déesse, il fallait bien qu'elle-même eût un dieu. Car chacun en avait un, certains adoraient un arbre, d'autres les montagnes, d'autres les idoles qu'ils sculptaient dans le bois, pétrissaient dans l'argile ou taillaient dans la pierre. Il y en avait même qui façonnaient un pénis pour l'adorer. Les hommes rendaient un culte à ces

objets inutiles, sourds et aveugles, mais lui, il était en quête d'un autre Être, qui était différent de tout cela, de l'éclair qui brille, de la mer en furie, des nuages chassés par le vent et même de la lune, du soleil et des étoiles. Il était en quête d'un dieu différent qui régnait sur tout cela. Tu peux à la rigueur le concevoir, mais ton imagination est trop faible et même si tu ne peux pas Le voir, Lui, Il te voit. Il est plus proche de toi que ta carotide ; tu sais qu'elle est là, tu perçois ses pulsations, mais tu ne sais pas à quoi elle ressemble. Il t'est impossible de le savoir ! L'homme rêvait d'un être supérieur à lui et avait envie de se prosterner devant Lui, de Le glorifier, de s'abriter sous Son aile et de se soumettre à Sa puissance et à Sa colère. Il était en quête d'un Être suprême qui donne un sens à cette vie dont on ignore les origines et le but, et une raison d'être.

Abraham demanda à sa mère : « Bon, qui est ton dieu ? » « Ton père ! » répondit-elle. Son père exerçait son autorité non seulement sur ses frères et sa mère, mais également sur son troupeau, dont il était responsable. Mais n'avait-il pas lui-même un dieu ? Il alla alors poser la même question à son père, qui lui répondit : « Mon dieu est Nemrod. » Il ignorait probablement que les enfants sont plus curieux et plus intrépides que les adultes, et quand Abraham lui demanda : « Bon, mais qui est le dieu de Nemrod ? », pris de court, pour toute réponse, il lui donna une gifle. Ce petit galopin allait vraiment un peu fort. Non, mais, quelle ignorance et quel toupet ! Bien entendu, le dieu de Nemrod, c'était Nemrod lui-même.

En grandissant, Abraham décida qu'il était impossible que le soleil qui se lève, la lune qui se couche et les étoiles n'eussent pas un dieu, puisqu'ils ne sont